

L. L. HAMMERICH

## EPILOGUE DU COLLOQUE NORD - SUD

Nous sommes tous pleins d'une gratitude profonde envers nos collègues qui ont pris part au colloque, surtout envers ceux qui ont accepté de s'imposer la lourde charge de faire les introductions aux discussions, c'est-à-dire de résumer en 20 minutes quelques résultats de leur travail scientifique de plusieurs années !

M. LIXACEV était vraiment un chevalier sans peur et sans reproche. Il a défendu ses couleurs d'une manière très noble et très spirituelle; il n'a pas dénigré les normandistes; il nous a montré que les normandistes et les antinormandistes, tous les deux, ont eu de bonnes raisons pour leurs thèses, mais qu'il faut des raisons encore meilleures, à fournir par des recherches plus étendues qui tiennent compte d'une manière plus juste de ce que nous pouvons savoir sur la société russe telle qu'elle était – par exemple à Novgorod – quand elle a été frôlée par les Scandinaves, bousculée par les Byzantins.

M. LOZOVAN est linguiste, ou plutôt historien d'observance linguistique, et nous avons reconnu avec plaisir que les arguments linguistiques tels qu'ils ont été employés par notre ancien maître Vilhelm Thomsen – qui était le premier à aborder la question de l'origine du duché de Kiew – ont encore une valeur qu'on ne devrait pas minimiser. Néanmoins, outre les lignes directes entre la mer Baltique et la mer Noire, nous avons remarqué avec un intérêt spécial les faits qu'il a dégagés concernant l'influence italienne sur les régions du Pont-Euxin, vers la fin du Moyen Age. Et cela a été complété d'une manière très heureuse par une intervention remarquable de M. CONDURACHI, qui, bien qu'il ait réparti les couleurs d'une autre manière que M. Lozovan – a montré que les liens entre l'Italie antique et la Roumanie ont subsisté plus longtemps qu'on ne l'ait peut-être cru.

Avec M. DE FISCHER nous nous sommes déplacés vers l'Ouest, au milieu du problème central du colloque, mais éclairé d'une lumière pas trop bien connue de la majorité des historiens de la culture. M. de Fischer a montré que justement les courants de l'influence musicale nous font voir, d'une manière particulièrement claire, les interactions culturelles entre le Nord et le Sud de l'Europe à la fin du Moyen Age et au commencement des temps modernes. Il fait réfléchir qu'il s'agit de cette musique italienne qui est devenue absolument dominante aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et qui ne vient d'être détrônée – péniblement – que de nos jours.

Et alors nous autres humanistes avons reçu des éloges, dont nous pouvons être fiers ! M. THORKIL KRISTENSEN nous a donné des informations sur le grand travail des économistes et des sociologues en faveur des pays sous-développés et il nous a appelés à collaborer.

C'est comme avec une des grandes fondations américaines qui voulait atténuer les souffrances de l'humanité. On a commencé avec des subsides pour la médecine. On a découvert très tôt qu'il fallait aussi subventionner les sciences en général, la chimie, la physique, etc. Et les sciences sociales, si l'on voulait appliquer la médecine et l'hygiène d'une manière raisonnable. On a finalement reconnu que les sciences sociales ne s'appliquent pas sans connaissance de l'histoire, non seulement de l'histoire politique, mais aussi de l'histoire culturelle, de l'histoire de la religion, de l'art, et que l'histoire présuppose, par exemple, la linguistique.

Finalement, la Fondation Rockefeller s'est vue forcée de s'occuper de toutes les sphères des sciences, des sciences proprement dites comme des sciences humaines.

Voilà ce qui se répète maintenant quand le temps présent attaque le problème Nord-Sud sous l'angle social.

Nous autres ne doutons pas de la valeur intrinsèque de nos sciences humaines, mais il fait bon d'avoir confirmation du dehors, que le pain et la santé ne suffisent pas.

L'humanité ne peut pas vivre sans les sciences proprement dites, mais elle ne peut pas vivre heureuse sans les sciences humaines.

Et alors M. YAMAMOTO est venu et nous a donné une orientation tout à fait nouvelle, une vue merveilleuse. Les expéditions

aux mers méridionales, entreprises par quelques empereurs de Chine au XV<sup>e</sup> siècle, auraient pu donner – si elles s'étaient poursuivies encore quelques décades – aux Chinois la route maritime de l'Europe, tandis que l'histoire actuelle a donné vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle aux Portugais la route maritime aux Indes. L'intervention de M. PRUSEK a montré que cette évolution des événements n'était pas accidentelle, qu'il y avait des raisons sociales pour l'échec final des Chinois comme pour le succès des Européens.

Les Chinois ont touché les côtes arabes et africaines, et c'est de l'Arabie et de l'Afrique qu'est parti M. VON GRUNEBaum pour nous révéler les raisons internes du rythme surprenant dans lequel se dégage la poussée islamique vers le Nord, vers l'Europe. En moins d'un siècle l'Islam parvient à dominer la Méditerranée – M. von Grunebaum a revendiqué, au moins partiellement, les théories fameuses de M. PIRENNE ! – et à lancer des attaques massives et frontales en Gaule, en Sicile et en Grèce. Il se heurte aux deux grands pouvoirs européens, à l'empire oriental des Byzantins (en 717 devant Constantinople) et à l'empire occidental des Francs (selon la tradition dans la bataille de Poitiers en 733). Mais ce ne sont pas les vicissitudes militaires éphémères qui dominent : c'est la situation interne de l'Islam qui est décisive. Le fanatisme religieux original de l'Islam semble irrésistible. Mais il est superposé par la raison politique plus sensible. Et au fur et à mesure que les empires musulmans s'établissent, la solidarité dangereuse des Arabes s'atténue ; le nouvel universalisme de l'Islam est beaucoup plus disposé à prendre des égards, à faire des compromis, non seulement dans la politique mais aussi dans la vie quotidienne islamique, qui, d'autre part, n'a pas laissé de faire une empreinte sur les voisins septentrionaux. Encore plus importante est la prépondérance des sphères de la sciences, parce que l'Islam a gardé une bonne part de l'héritage grec.

Sous des aspects différents tous ces courants se poursuivent pendant le millénaire de la poussée musulmane vers le Nord, jusqu'à la défaite finale, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles par les Autrichiens et les Russes.

Il faut signaler une intervention de M. D'ORMESSON, qui a soulevé le problème de la bataille de Poitiers : est-ce qu'elle a jamais eu lieu ? ! – nous n'en savons pas exactement l'année. M. von Grunebaum et d'autres ont répondu que même si cette

bataille peut être difficile à fixer, elle a une valeur symbolique très claire, marquant la fin des victoires musulmanes en France.

Avec M. CORNELL nous avons atteint le problème européen central, les relations entre l'Europe septentrionale et les pays plus méridionaux. Au commencement c'était pour moi une déception. Depuis quelques années, quand j'ai visité Rome et le Vatican et que j'ai regardé, de nouveau et de nouveau, la Pietà de Michel-Ange, il a été exaltant de penser à ce chef-d'oeuvre inspiré par sainte Brigitte, de considérer l'influence exercée par cette vieillarde suédoise sur l'art suprême de l'Europe méditerranéenne. Et maintenant M. Cornell a prouvé clairement que la figure de la Pietà existait bien avant sainte Brigitte !

En revanche il a démontré que sainte Brigitte a réellement exercé une influence sur les beaux-arts religieux du XIV<sup>e</sup> siècle, en détail sur la représentation de la grotte natale, illuminée par une bougie, et, en général, par son opposition contre les tendances réalistes du XIII<sup>e</sup> et du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, par sa propagation d'un art plus idéaliste. C'est une influence de large envergure, bien digne d'être mise en relief comme le premier exemple important d'un courant culturel venant du Nord vers le Sud en compensation de tout ce que le Nord avait reçu depuis des siècles du Sud de l'Europe.

Des interventions de la part de M. HAHNLOSER et de M. LEE n'ont nullement attaqué les beaux résultats obtenus par M. Cornell, mais les ont complétés d'une manière heureuse.

Les deux dernières conférences se sont occupées de deux personnages danois, tous les deux des théologiens du XIX<sup>e</sup> siècle, mais profondément différents en ce qui concerne et l'esprit et le rayonnement. M. BILLESKOV JANSSEN a parlé de l'héritage européen de Kierkegaard, et a pris comme son point de départ le paradoxe kierkegaardien virulent 'La subjectivité est la vérité', en y ajoutant son dictum romantique: 'Il faut aller en arrière pour comprendre la vie'. M. Billeskov Janssen a présenté d'une manière très juste, très profonde, l'influence surprenante qu'a exercée au XX<sup>e</sup> siècle Kierkegaard sur tout le continent européen depuis l'Espagne jusqu'à la Russie. La base de Kierkegaard était Hegel, dont il s'est dégagé, lentement, péniblement. Sa propagation mondiale a été préparée par son introduction (ensemble avec celle de Nietzsche !) en Allemagne par le Danois George Brandes.

Et ce sont finalement des philosophes allemands comme Heidegger, Husserl, Jaspers et le théologien suisse Barth qui depuis environ 1900 ont ravivé le Danois, ainsi que les grains de ses idées ont pu pousser, surtoit en France, mais aussi, par exemple, dans des milieux catholiques de l'Italie.

Des suppléments très intéressants ont été fournis pour la Norvège par M. SOMMERFELT, pour la Roumanie par M. CONDURACHI, et pour le Japon par M. YAMAMOTO.

L'explosion du colloque était la conférence de Mme ERICA SIMON sur Grundtvig, prophète et éducateur du peuple danois. Les autres conférences ont traité des courants du Sud vers le Nord ou inversement, ou réciproquement. Mais Grundtvig, le très nordique, n'a exercé aucune influence sur l'Europe méridionale, a déclaré Mme Simon, et néanmoins il a peut-être plus d'actualité pour le problème Nord-Sud qu'aucun autre.

Basé sur quelques idées du poète allemand Herder et sur une certaine connaissance du parlement anglais, mais avant tout inspiré par une vision historique autonome, Grundtvig a rompu avec le passé de la civilisation européenne, qui s'était écoulée depuis deux millénaires dans le même lit de rivière, creusé par l'antiquité gréco-romaine, indisputé par le Moyen Age, soigné par la Renaissance et par la Réforme comme par le Romantisme. Mais Grundtvig veut qu'un peuple ait recours à ses propres valeurs, et que celles-ci servent au développement des couches subjacentes et fertiles de la nation – en ce qui concerne le Danemark du XIX<sup>e</sup> siècle cela veut dire les paysans. Grundtvig appelle ces valeurs intrinsèques *folkelighed*, ce que Mme Simon traduit par *danité*.

Et alors Mme Simon fait son bond de panthère: la situation culturelle du Danemark (ou, il faut l'avouer, de toute la Scandinavie) à l'époque de Grundtvig, dit-elle, c'est la situation actuelle des peuples sous-développés, surtout en Afrique ! La « danité » de Grundtvig correspond à la « négritude » qu'a réclamée comme base du futur développement culturel le politicien et philosophe africain SENGHOR, c'est-à-dire la réflexion que les nègres doivent éviter de nager seulement dans le grand courant européen-américain, doivent soigner et cultiver leurs valeurs à eux, ainsi que leurs âmes ne soient pas estropiées, mais qu'elles grandissent et s'épanouissent dans la nature et la beauté. Grundtvig a soutenu, de manière assez insensée, que les peuples du Nord, dont il avait

une vision poétique si haute, auraient l'obligation lourde de présenter à tous les peuples un modèle imitable. Quelle perspective inattendue nous déroule Mme Simon ! Elle ne saurait pas être sûre d'un accord général – par exemple, de la part des Danois ! Mais dans la discussion suivante (qui d'ailleurs, comprenait aussi la conférence sur Kierkegaard) des idées brillantes fourmillaient.

M. D'ORMESSON a relevé l'importance du fait que le marxisme s'est inséré entre les temps de Kierkegaard et de Grundtvig et notre époque à nous. M. ZHUKOV a souligné l'interdépendance de tous les peuples du monde. M. N'DAW a corroboré la fertilité des idées de Mme Simon pour ce qui concerne l'Afrique actuelle et future. Et Mme Simon a conclu en rappelant la base de la vie culturelle du Danemark dans la lutte millénaire pour se maintenir contre une Allemagne qui dans tous les égards était supérieure, et en faisant ressortir la situation analogue de l'Afrique, qui appellerait un nouveau colloque.

Si l'on demande comment notre colloque a su attaquer son sujet, défendre sa tâche, je crois qu'on peut répondre : galamment. Mais si le colloque a réussi, c'est un grand mérite de notre président, M. ODEGARD, qui a su le diriger avec fermeté et bienveillance et à un niveau spirituel peu ordinaire.